Chacune des sept cent et quelques journées qui ont glissé sur son front, depuis que je vous l'ai présenté, y a laissé sa marque, en s'enfuyant.

Une pâleur sévère—comme doit en revêtir tout visage de littérateur qui se respecte—s'est étendue sur la physionomie du jeune homme et y a remplacé la chaude carnation de la santé.

Les veilles prolongées et un impitoyable travail intellectuel ont terni l'éclat de son regard, creusé des rides sur cette peau de vingt ans, amaigri ses joues et enlevé aux muscles de la locomotion cette élasticité pleine d'orgasme, qui indique jeunesse et force.

Mais, en revanche, ce que LaPlume a perdu en vigueur physique, il l'a regagné—et au-delà—en virilité morale.

C'est maintenant un homme de lettres fort prisé—dans une certaine sphère—que maître Claude. Il n'est plus au temps où, pour faire la plus petite correspondance, il lui fallait deux jours d'un travail herculéen. La muse rebelle a été domptée; les idées ne manquent pas, et le style, pour les rendre, a acquis ce *coulant* que donne l'habitude d'écrire.

Le sujet le plus aride s'anime sous la plume du jeune écrivain. Il vous le corse dans des périodes noblement arrondies, vous le bourre d'épithètes retentissantes et vous l'émaille d'antithèses à grands effets. Aussi, sa phrase est-elle toujours pompeuse et marche-t-elle avec cette solennité grave et lente qui caractérise le pas de l'éléphant.

LaPlume se trouve bien de cette allure mesurée. Elle est en parfaite harmonie avec son intelligence, qui n'est pas prime-sautière, mais bien paresseuse et quelque peu empâtée.

Les épithètes, les antiphrases, les mots sonores et les antithèses sont les musiciens qui rythment et cadencent cette marche traînante, longue et lourde du style de Claude.

Pour trouver ces fanfreluches et tous ces bruyants grelots, il faut bien, à la vérité, des efforts considérables d'esprit et de minutieuse recherche dans les archives où dame langue française cache ses surprises grammaticales, ses tours-de-force littéraires et ses mots caressants à l'oreille... Mais qu'est-ce que ce travail quasi-mécanique, en comparaison des difficultés énormes qu'il y aurait à faire accepter une pensée non parée et belle de sa seule nudité?

Le rusé LaPlume—redoutant donc, avec une pudeur des plus justifiables, l'effet produit par la maigreur de sa nue conception—force sur la toilette, accumule jupette sur jupon, adjectif sur participe, préposition sur adverbe, Pélion sur Ossa!

Rien ne l'arrête, pas même les réflexions suivantes de Châteaubriand: «les hardiesses, lorsqu'elles sont bien sauvées, comme les dissonances en musique, font un effet très-brillant; elles ont un faux air de génie: mais il faut prendre garde d'en abuser; quand on les recherche, elles ne deviennent plus qu'un jeu de mots puéril, pernicieux à la langue et au goût.»

D'ailleurs, pour calmer ses scrupules à ce sujet, Claude s'est convaincu qu'il ne les recherche pas, ces élégantes métaphores qui font l'ornement de son style: elles se présentent d'elles-mêmes, en foule compacte, au bout de sa plume et s'en échappent d'une manière inconsciente.

Ainsi se pressent et se bousculent, lors de la débâcle, sur nos rivières débordées, glaçons miroitants et glaces majestueuses!

III.

LaPlume n'est pas seulement adorateur passionné de rhétorique à grands fracas: il chérit aussi d'amour tendre l'antiquité. La mythologie surtout est pour lui un fétiche devant lequel il s'agenouille d'instinct. Cette source inépuisable lui fournit une bonne part des richesses de son style.

La redoutable phalange des dieux et des demi-dieux: la coquette armée des déesses, entières ou fractionnées; puis la mutine arrière-garde des nymphes, des sylphides, des nades, avec leurs amoureux les faunes, les tritons et le reste du menu fretin:—tout cela se succède dans les écrits de notre jeune ami, défile sous les yeux écarquillés du lecteur, avec une gravité antique ou une désinvolture pleine de grâce; suivant la position ou le caractère des personnages.

Le tout au son des grelots dont je viens de parler et guidé par le tambour-major *Puff!*

Seulement, comme ces respectables gens commencent à se faire vieux et qu'ils perdent ainsi de leur intérêt, LaPlume leur donne un certain vernis de jeunesse, en les attifant un peu à la moderne et en leur mettant dans la bouche nos expressions et notre patois.

Les amis de l'originalité et du baroque trouvent adorable l'idée de Claude. A leurs yeux, rien n'est plus délicieusement comique que la pitoyable mine de ces pauvres diables de dieux, embarrassés dans nos vêtements exigus et bégayant avec des difficultés énormes notre barbare langage.

Je suis un peu de leur avis. Apollon, en habit à queue, cravate blanche, pantalons collants, chapeau de castor et bottes cirées, doit faire un drôle de cavalier et obtenir un succès fou; tandis que la séduisante Vénus, toilette à la québécoise: cheveux en *waterfall*, corset officieux, ample crinoline, robe traînante et double-jupe, ne peut manquer d'être une ravissante fille et de tourner la tête à plus d'un jeune homme...

Mais, c'est égal! puisque ces dames déesses et ces messieurs dieux préfèrent leurs poétiques haillons et leurs quasi-nudité à nos riches habillements; puisqu'ils aiment mieux le jargon de l'Olympe, que notre belle langue; puisqu'enfin ils n'apprécient pas à sa valeur l'avantage d'être rajeunis, tout en enjambant par-dessus des siècles entiers—ma foi! à la place de LaPlume, je souscrirais à leurs caprices et les planterais là, bel et bien!

Ces gens-là, voyez-vous, sont comme les fiers descendants des anciens caciques de l'Amérique: ils commettent la bêtise de préférer leur sauvage indépendance aux bienfaits de notre civilisation raffinée!

IV.

Mais... assez causé sur ce sujet.

Quoi qu'il en soit et quelles que puissent être les divergences d'appréciations sur la manière de procéder de notre héros, une chose demeure acquise à l'histoire: c'est que son charlatanisme—et charlatanisme il y a, toutefois—lui réussit fort bien.

La popularité qu'il s'est faite dans notre bonne ville de Québec à des racines profondes, volumineuses, inextricables. Marée toujours montante, cette popularité, partie des rivages lointains de St. Sauveur, a fondé toute la banlieue, escaladé les falaises qui descendent le faubourg St. Jean, et de ces hauteurs, torrent impétueux, s'est précipitée dans la cité même, par ses portes et les brèches de nos vieux murs.

C'est au moyen de correspondances officieuses, de discours patriotiques et de lectures généralement débitées, un peu partout, que ce finaud de LaPlume a constamment tenu en haleine la brise tempétueuse qui a poussé jusqu'à la sévère haute-ville le flot de sa renommée.

Don Quichotte littéraire, il s'est fait redresseur de torts. Pas une injustice ne lui a été signalée, sans que sa vaillante plume ne se soit mise spontanément au service des lésés. Et il fallait voir avec quels accents indignés le noble jeune homme fulminait contre le despotisme, le népotisme et l'égoïsme du pouvoir; contre la froide cruauté des riches et la plate insolence de ces culstres de parvenus, etc.....

Ami du peuple, Claude n'a rien épargné pour le soulagement de ses concitoyens. Le nombre de lectures qu'il a faites, dans le but de les amuser et de tromper leurs ennuis, est imposant. Il en avait toujours cinq ou six en poche, et dix personnes n'étaient pas aussitôt réunies, que maître LaPlume les *lecturait* à outrance ou les haranguait démosthémement.

Ainsi correspondant, haranguant et lecturant, notre jeune ami s'est acquis le renom dont je parlais tantôt.

Grand bien lui fasse!

V.

Mais, comme ces faveurs populaires sont sujettes à une foule de variations et que cette brise aliée de popularité peut, d'un moment à l'autre, s'éteindre, au grand détriment de la marche ascendante de LaPlume vers le succès, il a fallu prendre ses précautions contre cette éventualité.

C'est pourquoi—avec le bienveillant concours de cinq ou six jeunes écrivains de son acabit—notre adroit diplomate a fondé une société en commandite d'admiration mutuelle. Le but de cette machiavélique association est d'empêcher que la chaleur du public ne se refroidisse. Chaque membre doit se conduire en vestale vigilante et souffler constamment sur le feu qui réchauffe la société—tout en jetant prudemment de l'eau froide sur les foyers avoisinants.

En d'autres termes, tout ce qui émanera de la plume d'un des sociétaires devra être réputé sublime, ou tout au moins magnifique; tandis que les meilleures productions d'autrui seront racalées!

Robert Macaire a-t-il jamais mieux fait, lecteur?—lui qui, pourtant, s'y entendait en matière d'organisation commanditaire!

Donc, tranquille du côté de l'avenir, l'heureux coquin d'homme de lettres continue sa brillante carrière dans le firmament littéraire, aveuglant de flots de lumière ses obscurs blasphémateurs.

VINCENSLAS-EUGÈNE DIK

REVUE ÉTRANGÈRE.

ESPAGNE.

Plusieurs personnes ignorant la raison des événements qui troublent l'Europe depuis 40 ans et surtout en ce moment, nous croyons leur faire plaisir en leur donnant les renseignements qui suivent.

Remontons jusqu'à l'année 1830. Ferdinand VII régnait alors sur l'Espagne; Marie-Christine, fille de François Premier, roi des deux Siciles, était sa femme. Il avait eu d'elle une fille du nom d'Isabelle. En vertu de la loi salique, c'est-à-dire de la loi qui, en Espagne comme en France, sous les Bourbons, ne permettait pas aux femmes de régner, Ferdinand n'ayant pas d'enfants mâles, Don Carlos, son frère, devait lui succéder. Mais les intrigues de Marie-Christine et son influence sur Ferdinand, furent cause qu'une loi fut passée, en 1830, pour abolir la loi salique, et changer, par conséquent, l'ordre de succession au profit d'Isabelle.

Ferdinand étant mort en 1833, Marie-Christine vit ses désirs ambitieux se réaliser en devenant régente jusqu'à l'âge de majorité d'Isabelle.

Mais les troubles ne tardèrent pas à éclater. Don Carlos déclara illégale la loi qui le privait de la couronne et, pendant plusieurs années, la guerre civile ensanglanta l'Espagne. Don Carlos ou Charles V, vaincu après une guerre de sept ans, régna en faveur de son fils Charles VI, au nom duquel des soulèvements eurent lieu en 1848, en 1855 et en 1860. Charles VI étant mort sans enfants, Don Juan, son frère, devint l'héritier légitime. Mais, pour apaiser des mécontentements qu'il avait soulevés parmi ses partisans, il abdiqua en 1868 en faveur de son fils, alors âgé de vingt ans, et qui vint d'épouser la duchesse de Parme.

C'était dans le temps même que la reine Isabelle était renversée et chassée d'Espagne avec son mari, ses enfants et son conseiller intime, le fameux Marfori.

L'Espagne, après avoir cherché un roi pendant longtemps, finit par en trouver un dans la personne du duc d'Aoste, fils de Victor-Emmanuel, et ce pauvre roi, après un règne agité de deux ans, vint de laisser le trône et l'Espagne. Il avait, à peine, abdiqué, que la république était établie en Espagne.

Après la chute d'Isabelle les partisans de Don Carlos ou Charles VII avaient inutilement essayé de faire un soulèvement. Mais, le 21 avril 1872, ils prirent sérieusement les armes au cri de: *Dieu! patrie! et roi!* sous la conduite de Don Carlos lui-même. Et depuis cette époque, les bandes carlistes se sont avancées jusqu'au cœur de l'Espagne. L'Espagne fatiguée, écrasée, paraît vouloir, comme la France, revenir à la légitimité.

Don Carlos ou Charles VII est donc le roi légitime d'Espagne, le chef de la maison royale des Bourbons d'Espagne, comme le comte de Chambord l'est de la maison royale de France.

Mais, il y a d'autres prétendants dont voici les titres: En vertu de la loi de 1830 abolissant la loi salique, Marie-Françoise, fille aînée d'Isabelle, serait l'héritière actuelle de la couronne, si les enfants d'Isabelle devaient régner; mais Don Alphonse, prince des Asturies, fils d'Isabelle, combat en ce moment dans les rangs des Carlistes et paraît, par conséquent, avoir reconnu Don Carlos pour chef de la famille et souverain légitime d'Espagne.

Il y a encore la candidature du duc de Montpensier, qui n'a d'autres titres à la couronne d'Espagne, que celui d'être marié à la sœur d'Isabelle et qui veut jouer en Espagne au profit des d'Orléans, le rôle que joue en France le duc d'Aumale. Le duc de Montpensier est le cinquième fils de Louis Philippe. Les d'Orléans lui ont voté dernièrement, comme on sait, cent millions de francs pour faire valoir ses prétentions.

Les dernières dépêches indiquent que le mouvement carliste est sérieux. Le nouveau gouvernement vient d'ordonner l'organisation de 80 bataillons. Les carlistes vaincus sur un point

se reprennent plus loin et se battent avec énergie; ils ont parmi eux quelques prêtres entre autres le curé de Santa Cruz.

La république espagnole n'a pu encore se faire reconnaître par les puissances étrangères. La Russie, la Prusse et l'Autriche commencent à craindre que le mouvement républicain ne fasse trop de progrès. Après la France, l'Espagne, après l'Espagne viendra dans quelques mois l'Italie; et après l'Italie les rois d'Europe se demandent sans doute ce qui pourrait arriver.

FRANCE.

La discussion sur le rapport de la Commission ou du comité des Trente a commencé, jeudi dernier, dans l'assemblée nationale.

Le marquis de Castellane a demandé à l'assemblée de proclamer la monarchie, pendant qu'il en est temps encore. Il a soutenu énergiquement que la France ne recouvrerait pas son prestige et son influence tant qu'elle serait regardée comme un foyer de révolutions.

M. Haentjens, député bonapartiste, prétendit que la France avait le droit de choisir la forme de gouvernement qu'elle désirait et qu'on devait la mettre en état de faire ce choix.

Gambetta prononça un discours énergique contre le projet de loi recommandé par la commission. Il soutint que l'assemblée n'avait pas le droit d'assumer des pouvoirs constituants et demanda sa dissolution.

Il termina comme suit: Nous avons toujours supporté l'exécutif actuel, mais aujourd'hui cet appui exige le sacrifice d'un principe et quand vous nous demandez de faire ces sacrifices, nous disons:—non.

La gauche a applaudi vivement le discours de Gambetta auquel a répondu au long le duc de Broglie.

Il croit que la solution de la question est la monarchie, la république n'entraînant que la discorde. Mais l'assemblée ne doit s'occuper que des grands intérêts nationaux qui demandent toute son attention.

Il fit appel aux députés conservateurs de se tenir fermes et unis pour le bien de la patrie, mais en même temps de se montrer conciliants.

Dans la séance de samedi soir, M. Dufaure, ministre de la justice, déclara que le gouvernement acceptait le projet de loi soumis par la commission des Trente, que ce projet de loi n'affectait aucunement la forme future de gouvernement que la France désirait, qu'il n'avait pour but que d'assurer la paix et la tranquillité de la France, tant que le territoire ne serait pas évacué.

Ce projet de loi, qui ne satisfait pleinement aucun parti, a été accepté par 499 voix contre 200, la gauche avancée seule votant contre. Mais la lutte n'est pas finie sur cette question, on craint que la discussion de certaines clauses du projet constitutionnel n'entraîne des complications, la gauche modérée exigeant des modifications.

Le comité des Trente est venu à bout de faire accepter son rapport en évitant tout ce qui pourrait froisser un parti ou l'autre en s'abstenant surtout de proposer toute mesure ayant l'air d'être monarchique ou républicaine; mais c'est une question de savoir si un parti ou l'autre ne voudra pas en fuir avec un ordre de choses qui ne décide rien et dont M. Thiers ne parvient à maintenir l'équilibre que par des efforts d'habileté incroyables. Heureusement qu'aucun parti ne voudra, peut-être, prendre la responsabilité d'une guerre civile tant que le territoire français ne sera pas évacué.

ROME.

Le pape répondant à une adresse qui lui a été présentée par un certain nombre de citoyens américains, les remercia cordialement et dit qu'il priait toujours pour un pays à qui Dieu avait accordé un sol si fertile et un peuple si industrieux, et qu'il espérait que sa prospérité ne ferait que s'accroître, mais en même temps, il aime à croire que les choses matérielles ne deviendront pas la seule affection du peuple américain, car l'amour effréné des richesses corrompt le cœur.

RUSSIE.

Une dépêche de Bucharest annonce qu'une insurrection formidable vient d'éclater dans les provinces russes de Volhynie et de Podolie. C'est une nouvelle guerre des paysans. Les insurgés se rendent coupables des plus grands excès, ils assassinent, ils pillent, ils brûlent et ne laissent derrière eux que des ruines. Un corps de troupes régulières russes a été battu et leurs mouvements paraissent maintenant sans contrôle.

La Russie continue de faire d'immenses préparatifs de guerre tant pour l'expédition de Khiva que pour les éventualités que cette guerre pourrait amener.

LUTTES RELIGIEUSES.

Le catholicisme est battu partout en brèche; partout en Angleterre, en Suisse, en Espagne, en Prusse et en Italie on s'occupe de diminuer son influence, de restreindre les droits et les libertés des évêques et des prêtres, d'entraver la juridiction ecclésiastique. Il est évident que tous ces nuages ne disparaîtront pas sans tempête, que la paix ne se fera pas sans une lutte terrible.

L. O. DAVID.

NOS GRAVURES.

LA ROCHE BERGANTE.

On trouve cette roche remarquable dans une forêt située à cinq milles et demi d'Halifax, Nouvelle-Ecosse. Elle a vingt-cinq pieds de long sur quinze à seize de large et pèse entre deux et trois cents tonnes. Elle est si bien équilibrée et proportionnée, qu'au moyen d'un plançon, dont on se sert comme levier, on la fait se mouvoir comme un balancier. On suppose que cette roche fut déposée là, à une époque où la mer couvrait la Nouvelle-Ecosse et le Canada, par les immenses bancs de glace qui venaient du Nord. Ces bancs de glace fondaient en arrivant dans des régions plus chaudes et laissaient tomber les débris d'arbres ou de rochers qu'ils portaient.

QUÉBEC ET SES FORTIFICATIONS.

Nous avions l'intention de donner à ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas Québec une description aussi parfaite que possible des fortifications de Québec, mais, comme nous publierons, dans le prochain numéro, quelques autres gravures du même genre, nous ferons la description du tout en même temps.

La ville de Québec perd tous les jours de sa physionomie redoutable, de son aspect guerrier. Elle se fait commerciale, ou du moins elle fait semblant de le devenir. On a descendu les canons qui dominaient sa citadelle et ses fortifications; des cinq portes qu'elle avait en elle a été abattu deux déjà, les portes Prescott et St. Louis. Les hirondelles font leur nid dans ses meurtrières et on se donne à peine le trouble de remplacer les pierres qui tombent.

Il est donc temps que la gravure et la peinture s'en emparent pour la transmettre, telle qu'elle était, à la postérité.